

PATRICK BAZIN

# La mémoire reconfigurée

Mettre à jour : voilà bien le rite quotidien de toute activité numérique. Fini les ratures et les paperolles que l'écrivain laissait à la postérité. L'œuvre digitale, détachée des conditions concrètes de sa gestation, sans traces et sans histoire, apparaît dans sa stricte fonctionnalité opératoire. Autrement dit, l'activité numérique peut sembler produire de l'oubli aussi rapidement qu'elle fait proliférer quantité de textes ou d'objets culturels et en saturer les réseaux. Sa capacité mémorielle, pourtant en croissance exponentielle, se mettrait, en réalité, au service d'un éternel présent, sans épaisseur. Ce qu'elle gagnerait en extension, en diversité et en vitesse, élargissant rapidement son empire à toutes les sphères de l'activité humaine, elle le perdrait en profondeur rétrospective et, surtout, en authenticité, faute de garder racine dans une généalogie matérielle. Elle serait contradictoire avec toute idée de patrimoine culturel – lequel supposerait monumentalité ou, au moins, traces de cette monumentalité.

Cette crainte génère, surtout en France, toute une rhétorique de la lenteur tirant argument de la résistance des matériaux d'inscription, de la progressive sédimentation des archives et de la nécessaire capillarité de la transmission culturelle. Elle prend souvent pour modèle le système livresque qui s'appuie justement sur une articulation forte entre fixité et mobilité : d'un côté, un contenu de pensée, inscrit de façon inaltérable dans un support stable, mais en même temps diffusable à grande échelle ; de l'autre, l'acte individuel de lecture, volatil et créatif, mais dont la liberté d'interprétation ne peut s'exprimer pleinement que dans la confrontation à la résistance de la page et ralentie par elle.

Tel un parcours initiatique, chaque lecture d'un même livre refait lentement le chemin que tant d'autres ont pratiqué et reproduit le miracle d'un acte en même temps singulier et collectif puisque partagé par la communauté des lecteurs. Ainsi se tisse autour des œuvres un réseau d'interprétations multiples qui, tout en partant des mêmes livres, produisent de nouveaux textes et, ce faisant, perpétuent la mémoire vivante de la culture livresque. Cette culture met donc

en jeu un dispositif de dissémination et de transmission qui a le grand avantage de favoriser la diversification des interprétations et d'en constituer, néanmoins, une mémoire cumulative et cohérente. Or, c'est justement cette accumulation cohérente de la diversité, basée sur la grande stabilité du support, qui semble devoir être mise en péril par le numérique.

En réalité, l'erreur d'appréciation qui conduit à un tel pessimisme consiste à confondre les solutions déjà éprouvées avec le problème posé et à ne pas admettre qu'un outil comme le livre n'est pas une fin en soi mais un simple moyen destiné à résoudre un problème plus fondamental, celui du développement des idées et de leur circulation entre les hommes. Ainsi, on a encore trop tendance à assimiler le livre au texte et à considérer que, si le premier est menacé, le deuxième l'est aussi. On est alors conduit à prendre l'objet livre comme critère d'évaluation du texte électronique, plutôt que de se demander si celui-ci ne représenterait pas une forme plus perfectionnée de la textualité, désormais libérée d'un encapsulement qui ne faisait que répondre à des contraintes de transport et d'une linéarité imposée par la fixité de l'inscription.

Il en va de même de la mémoire. À trop l'assimiler à un stock – de bibliothèque ou de musée – auquel il s'agirait simplement d'accéder pour y prendre livraison de données intangibles, on risque de ne pas prendre toute la mesure du problème posé qui est celui de la transmission de la vie culturelle, ou plutôt de la transmission comme élément intrinsèque de la vie culturelle.

Deux inquiétudes tenaillent particulièrement les spécialistes de l'archivage : la durabilité des supports et la pérennité des logiciels.

La durée de vie des supports numériques ne semble pas dépasser, en effet, quelques décennies. Et, si l'on évalue l'efficacité de l'archivage en termes de résistance du support à l'usure du temps, le microfilmage représente encore la technique la plus sûre et la moins chère. Par contre, il va de soi que les supports numériques offrent une richesse et une souplesse d'accès aux contenus infiniment supérieures à celles qu'autorise le microfilm. De plus, la rapidité croissante avec laquelle peut s'opérer la copie d'un support numérique sur un autre, ajoutée à la baisse constante du coût de la mémoire de masse, permet d'envisager aisément la sauvegarde de quantités considérables d'informations. Finalement, les avantages de la réactivité l'emportent largement sur les inconvénients de la fragilité, et le support numérique est en train de supplanter le microfilm de façon irrésistible. La question du support semble donc, en quelques années, avoir définitivement perdu de son acuité millénaire. Les techniques de conservation du patrimoine numérique ne porteront plus sur la préservation ou la restauration des supports, mais sur la migration des contenus.

Toute l'histoire des techniques de mémorisation coïncide avec le détachement progressif des contenus de mémoire de leurs supports. L'avènement du numérique ne fait que radicaliser un phénomène d'abstraction croissante qui, tout en perfection-

nant la mémorisation, a pour effet d'enlever à l'objet de mémoire sa qualité de relique et déprécie peu à peu la dévotion qui l'entourait. Aussi les inquiétudes soulevées par la fausse question de la pérennité des supports numériques proviennent-elles davantage de la crainte d'une perte d'aura que d'un véritable souci d'efficacité.

Une deuxième inquiétude, beaucoup plus sérieuse, prend argument de la rapide obsolescence des logiciels qui codent l'information à conserver. Que serait, par exemple, l'image numérique d'une enluminure indépendamment du format qui la code et de l'environnement d'exploitation qui lui permet de se manifester à l'écran ? Une fois numérisée, cette image devient une construction algorithmique dont la consistance dépend du bon enchaînement d'un processus de décryptage, un peu comme la formulation d'une idée dépend du bon enchaînement d'un raisonnement et de la chaîne grammaticale qui le constituent. Autant dire que l'image numérique, comme tout objet numérique, dépend entièrement des règles de son langage d'implémentation et de leur bonne application. Elle est donc de part en part langage. Sa conservation et son accessibilité dépendent directement de la capacité de celui-ci à être compris ou traduit. Dès lors, à quoi pourrait bien servir une image numérique qui demeurerait à l'état de potentialité parce que son langage de description ne pourrait plus être interprété par aucun système informatique ou qui resterait prisonnière d'un format propriétaire marginal et intraduisible ? La situation est d'autant plus compliquée que pour être efficient l'objet de mémoire, dans sa forme numérique, doit pouvoir se manifester dans des contextes extrêmement variés répondant à des usages multiples (par exemple sur plusieurs types d'écrans ou à des vitesses de calcul très différentes). Il doit dépendre non pas d'un seul logiciel, mais d'un environnement d'exploitation qui fait coopérer un nombre croissant d'opérateurs.

Au problème, assez simple, de la migration d'un support vers un autre s'ajoute donc à présent celui, beaucoup plus délicat, de l'évolution et de l'interopérabilité des langages informatiques, dans un contexte marqué par une innovation et une compétition « linguistiques » permanentes. La forme numérique de la mémoire culturelle devient dépendante non seulement d'une évolution technique accélérée mais aussi d'une économie de la connaissance en pleine expansion. Jusqu'à présent, le progrès technique améliorait continûment les procédés de conservation et d'appropriation de la mémoire culturelle (pensons à des innovations aussi diverses que l'écriture, l'imprimerie, la photographie, la bibliothèque et son fichier, la désacidification du papier, le microfilmage, etc.). Désormais, à peine les a-t-il perfectionnés qu'il semblerait les invalider.

Ici encore, il est deux manières de réagir à la difficulté. La première consiste à mettre en doute la possibilité de préserver à long terme, sous forme numérique, une quelconque mémoire culturelle digne de ce nom. Dans ce cas, l'argumentation n'est pas proprement technique mais plutôt socio-économique et philosophique.

Elle part du principe que, compte tenu de la complexité et du coût des migrations successives, la sauvegarde de la mémoire se heurtera au jeu d'intérêts antagonistes et que seul surnagera ce qui aura su s'adapter aux exigences pratiques du moment. Pire, ce qui survivra n'aura plus rien à voir avec l'original car il aura été totalement restructuré : annexé par un réseau d'hyperliens, le texte initial n'existera plus en tant que tel ; l'image digitalisée aura été embellie ou dénaturée ; l'œuvre virtuelle interactive en 3D aura déjà vécu plusieurs vies différentes.

Tout en reconnaissant que la mémoire culturelle a toujours été le fruit d'une sélection et qu'elle est en perpétuelle reconstruction, cette argumentation considère que les règles du jeu ont changé à partir du moment où l'objet de mémoire n'est plus vraiment un objet ayant gardé, malgré les altérations, un lien avec le fait originel, mais le résultat transitoire d'un calcul. Jusqu'à présent, pense-t-elle, la reconstruction de la mémoire culturelle se faisait à partir de traces qui avaient valeur de témoignage. Même l'oubli d'un document au fin fond d'un musée ou la destruction d'un élément du patrimoine futur maintenait, pour ainsi dire, en creux, la trace d'un événement. Il n'en va pas de même du numérique qui, malgré ses capacités de stockage sans précédent, pratique un oubli actif en reconfigurant sans cesse la mémoire, de l'intérieur.

Une autre approche est cependant possible. Que dirait-on, en effet, d'un point de vue qui évaluerait l'imprimerie en fonction des seuls critères de la culture orale, lui reprochant de ne pas faire la part assez belle à la mémoire biologique ? Ne peut-on imaginer que ce qui dans le champ numérique semble le plus contredire les critères habituels de conservation, à savoir une capacité de recreation permanente et une grande sensibilité à l'environnement socio-économique, constitue justement une double chance pour la mémoire culturelle ?

Cette capacité de recreation s'explique non seulement par un fort potentiel de mise en relation des informations les unes avec les autres, mais aussi par l'implémentation dans les objets des processus de production de ces objets, un peu comme si le livre implémentait le processus de son édition et de sa diffusion. Ceci est déjà vrai, dans une certaine mesure, du patrimoine que l'on numérise a posteriori, mais beaucoup plus encore du patrimoine culturel de demain, qui sera constitué d'un volume croissant d'informations nativement numériques, tels que des hypertextes, des bibliothèques électroniques, des images de synthèse, des œuvres interactives, des forums de discussion, des réseaux de sites Internet dont on aura gardé des séquences, etc.

Et, de fait, un objet patrimonial déconnecté de tout contexte n'aurait aucune valeur mémorielle. Le travail de mémoire consiste précisément à retisser les liens qui donnent sens à cet objet en le rattachant à son environnement synchronique et à sa filiation. C'est vrai de l'analyse philologique d'un texte comme de la comparaison de poteries grecques. À ce travail proprement documentaire s'ajoute un effort de simulation qui vise à reconstituer l'espace de fonctionnalité de l'objet et à comprendre

les potentialités de celui-ci. Par exemple, on comprendra d'autant mieux le silex taillé, qu'on le taillera soi-même et qu'on l'utilisera pour racler une peau.

Le continent de la mémoire se présente donc comme un espace d'exploration et d'expérimentation, au même titre que la réalité présente. La mémoire n'est pas simplement la reprise d'un passé qui parlerait de lui-même, de même que la connaissance n'est pas la saisie immédiate d'une réalité claire et distincte qui viendrait se déposer au miroir de la conscience. L'objet de la mémoire, comme celui de la connaissance au présent, n'a rien à dire et même n'existe pas si on ne le fait pas parler. Il n'existe que par le réseau de relations qu'un mélange de culture et d'ingénierie cognitive trame autour de lui. Il n'existe qu'en fonction des préoccupations et de l'outillage présents. Il est une composante intrinsèque du présent. Ce n'est donc pas la quantité d'objets conservés ni même, bien sûr, la conservation en tant que telles qui enrichissent la mémoire (une bibliothèque sans lecteurs est lettre morte). C'est, au contraire, le développement des dispositifs de traitement de l'information qui, non seulement donne sens au patrimoine, mais le fait proliférer.

La « patrimonialisation » généralisée à laquelle nous assistons aujourd'hui ne s'explique pas autrement : la capacité croissante à traiter toute réalité comme un tissu d'informations ou comme un document en vient à faire de chaque chose, de chaque événement, à la fois un écho du passé et le matériau d'une exploration future. Rien de passéiste ou de réactionnaire dans cette évolution, mais la manifestation d'une volonté de savoir qui ne se satisfait plus d'un présent fantasmé, autosuffisant et brutal, auquel s'opposerait la douceur nostalgique du « mal d'archive » chère aux érudits. Le regard patrimonial qui colore aujourd'hui la plupart des démarches scientifiques et pédagogiques, jusqu'à l'étude du bruit de fond de l'univers, aborde le réel comme un continuum et la mémoire comme la mise en œuvre du futur.

Le numérique arrive donc, si l'on peut dire, à point nommé car il extériorise et instrumentalise les capacités mémorielles de l'homme avec beaucoup plus de puissance que n'avaient pu le faire jusqu'à présent les techniques d'archivage et de traitement de l'information.

Prenons simplement l'exemple du passage de la bibliothèque traditionnelle à la bibliothèque électronique. Lieu de rétention, la première était aussi un espace clos de représentation, où la logique interne des livres – ces capsules de texte stabilisé – était redoublée par un dispositif rigide de médiations destiné à guider le lecteur. Elle fonctionnait comme un bassin de décantation où, par des filtres successifs, relativement indépendants des contenus et conçus a priori (structure des fichiers, classement en rayons, agencement des salles), s'organisait un savoir sédimenté, hiérarchisé. Il était toujours loisible d'y plonger dans les profondeurs pour en retirer des messages exotiques, mais la poursuite de la singularité s'opérait toujours dans le cadre d'une topologie commune, d'une encyclopédie intégratrice.

L'espace de la bibliothèque électronique est bien différent. Il n'est pas seulement sans murs et largement ouvert à la diversité exponentielle des sources d'information accessibles en réseau. Il se déploie dynamiquement, autour des relations, de textes à textes, de termes à termes, qui naissent au fil de la lecture ou de la constitution du corpus et qui, à leur tour, produisent un méta-texte opératoire.

La bibliothèque électronique est donc restructurée en permanence par son fonctionnement même. Sa capacité à mettre en relation la diversité s'accroît au fur et à mesure de son fonctionnement et s'applique aussi bien aux données historiques qu'aux faits d'actualité, intégrant les uns aux autres dans un ensemble de plus en plus riche. Elle a donc une beaucoup plus grande aptitude à mettre en relation des points de vue et des traditions hétérogènes, à changer rapidement de perspective, à relativiser les barrières culturelles et à déranger les filières académiques. Son axe de développement spécifique n'est plus celui de la classification horizontale ou de l'accumulation diachronique, mais celui de la complexification croissante, principale manifestation de la mémoire active.

Encore l'exemple de la documentation électronique, telle qu'on la pratique aujourd'hui, est-il bien limité. Le développement d'agents intelligents susceptibles, par exemple, de dessiner la cartographie sémantique d'un vaste ensemble de textes ou de capitaliser les parcours de recherche pour en réinjecter la logique dans de nouveaux contextes va améliorer la gestion de la complexité documentaire

À bien des égards, en effet, l'usage de la mémoire culturelle est aujourd'hui encore très conformiste, même si elle s'est dégagée des redondances de l'oralité. Les écoles de pensée creusent leurs sillons sans trop se rencontrer. Elles ont même tendance à transformer leur inertie en atout. Ainsi, la constitution d'un savoir scientifiquement valide supposerait obligatoirement la clôture épistémologique de son champ et l'auto-reproduction d'une communauté de spécialistes, aux frontières bien délimitées. En réalité, on peut se demander si cette organisation en filières n'est pas la contrepartie d'une limite anthropologique qui contraindrait chaque individu à ne pas pouvoir jouer plusieurs partitions à la fois.

L'avenir de la mémoire ne se joue décidément plus dans les modes de rétention et d'inscription mais dans l'amélioration des processus de traitement.

Parmi ceux-ci, la simulation tient, depuis toujours, une place de premier plan car elle permet de reconstituer les objets ou les faits à partir de leurs traces et d'en déployer les potentialités. Or la capacité de simulation est consubstantielle à la nature computationnelle du numérique. Elle y gagne une vitesse et une plasticité qu'elle n'atteint ni dans l'expérimentation concrète, ni même dans les expériences de pensée, à tel point que l'on arrive à produire par le calcul numérique des objets mathématiques proprement impensables et que seule une figuration en images de synthèse peut traduire.

Elle permet, a fortiori, de générer des objets ou des situations proches de notre expérience commune qui peupleront de plus en plus notre univers, qu'il s'agisse de l'industrie, de la médecine ou de la création artistique.

Mais l'avenir de la mémoire culturelle n'est pas uniquement une affaire de logistique. Il dépend aussi des formes de sociabilité qui se développeront conjointement aux techniques. Or c'est justement sur le relationnel, sur la socialisation des pensées et des affects, que la révolution numérique a le plus d'impact. Non pas pour les atomiser davantage, comme on se plaît trop souvent à le dire, mais pour les renforcer.

La textualité sans frontière, mobile et percutante, qui envahit Internet et prolonge, avec d'autres armes, l'œuvre de socialisation déjà accomplie par le livre, n'est-elle pas une illustration de ce phénomène ? Cette façon d'écrire et de lire n'est jamais qu'une façon de produire des idées en les faisant largement circuler et partager, mais, à la différence du livre, il est difficile de la sanctuariser. Elle génère des communautés de quasi interlocuteurs. Elle devient, en quelque sorte, performative. Elle se développe collectivement comme on poursuit une conversation. Vue de Sirius, elle doit ressembler beaucoup plus à un écosystème qu'à une bibliothèque bourdonnante de lecteurs. Cela veut-il dire, pour autant, qu'elle ne fasse pas partie de la mémoire culturelle de demain ? Il serait, bien sûr, hasardeux de prétendre que l'on s'avance vers une culture sans œuvres et sans auteurs, une culture d'interventions et d'acteurs, mais on peut, sans trop de risque, se préparer à élargir le champ de notre mémoire à une réalité beaucoup plus composite et mouvante que celle à laquelle nous avaient habitués les musées et les bibliothèques.

Les défis auxquels nous sommes confrontés, du fait de la réactivité des outils numériques, semblent donc s'opposer à tout ce qui semblait, jusqu'à présent, faire le propre d'une mémoire collectivement organisée. À moins qu'au contraire ils ne soient le signe d'une mobilisation sans précédent du corps social autour de sa mémoire comme le montrent les efforts développés, à l'échelle internationale, pour mettre au point des technologies, des formats et des normes susceptibles d'identifier les sources (*Digital Object Identify*), de décrire finement le contenu des documents (*metadata*), de crypter les données, de conférer une traçabilité aux parcours heuristiques, etc. Tous ces efforts ont la particularité de viser une ouverture et une interopérabilité maximales. Ils démontrent que la maîtrise de la mémoire ne peut, désormais, que s'inscrire dans une économie de l'échange. Cette relation n'est certes pas nouvelle, comme en témoigne l'histoire du livre. Ce qui est nouveau, par contre, c'est l'instrumentalisation, à l'échelle de la collectivité, de phénomènes cognitifs qui sont restés longtemps l'apanage du for intérieur, comme l'intrication étroite entre constitution de la mémoire et innovation, comme la reconfiguration permanente de la mémoire au contact de l'action. Alors, peut-être n'est-il pas trop exagéré de dire que, contre toute attente, l'âge de la mémoire commence.